1944 : le printemps de toutes les attentes

LE MONDE | 11.08.2014 à 10h50 • Mis à jour le 11.08.2014 à 13h26 |

Par Pierre Laborie

Des résistants de l'Armée secrète française écoutent Radio-Londres, diffusée sur un poste TSF, dans une ferme « amie ». | KEYSTONE-FRANCE/GAMMA

Qu'ils viennent vite !... Qu'ils viennent vite !", disent la rue, la loge et la boutique. "Qu'ils viennent vite !", disons-nous tous. Il est temps. Nous vivons une vie qui n'est plus que d'attente, d'oscillation de la peur à la rage. » Quand, le 6 mai 1944, Léon Werth appelle ainsi à l'urgence du

Débarquement, il se fait l'interprète de l'impatience d'une majorité de Français. Sans être vécu par tous avec la même intensité, l'espoir d'une proche délivrance rythme les jours, dans la lassitude ou parfois l'exaspération d'un pays au bord de l'épuisement. Si l'attente est immense, les épreuves subies depuis des mois préservent de l'euphorie. Chacun sait qu'il en coûtera d'en finir. Pas au point, cependant, d'en faire douter : l'arrivée des Alliés ne peut signifier que la libération.

Les 12 épisodes de la série « Libération de la France »

Douze historiens, sous la direction de Jean-Pierre Azéma, racontent dans le quotidien « Le Monde » et dans l'édition abonnés du Monde.fr les événements de l'été 1944.

- Lundi 11 août daté 12 : Le printemps de toutes les attentes, par Pierre Laborie

- Mardi 12 août, daté 13 : La Normandie, sens dessus dessous par Jean Quellien

- Mercredi 13 août, daté 14 : Le long martyre de la Bretagne par Jacqueline Sainclivier

- Jeudi 14 août, daté 15 : Les destins contrastés des maquis par Gilles Vergnon

- Vendredi 15 août, daté 16 : La liberté vient aussi de la Provence par Jean-Marie Guillon

- Samedi 16 août, daté 17-18 : S'insurger par Philippe Buton

- Lundi 18 août, daté 19 : Une résistance politiquement crédible par Claire Andrieu

- Mardi 19 août, daté 20 : Paris ne sera pas Varsovie par Bruno Leroux

- Mercredi 20 août, daté 21 : L'impatience des parisiens par Dominique Veillon

- Jeudi 21 août, daté 22 : Paris en ordre de bataille par Christine Levisse-Touzé

- Vendredi 22 août, daté 23 : Les communistes et la tentation du pouvoir par Laurent Douzou

- Samedi 23, daté 24-25 : Charles le Grand à la tête de l'Etat par Jean-Pierre Azéma

Ces rappels sont banals. Ils constituent pourtant une des rares certitudes qui pourraient être généralisées s'il était possible de capter les attentes de la France moyenne. Cette France-là est introuvable. Elle l'est plus que jamais en 1944, en raison de l'extrême diversité des circonstances et des lieux qui décuplent autant d'expériences que d'histoires singulières. Avec, toutefois, dans un pays éclaté en micro-territoires au sort disparate, un même constat : la situation est devenue intenable. Aux problèmes du quotidien qui dévorent les énergies, à la déliquescence d'un pouvoir à la légitimité perdue, aux souffrances ordinaires de l'Occupation, à celles des résistants et aux drames d'une répression devenue féroce, aux déportations sans retour des juifs, sont venues s'ajouter de nouvelles tragédies. Elles amplifient les peurs.

L'AGONIE D'UN RÉGIME

Les exactions de la Milice, la justice expéditive de ses cours martiales et les exécutions sommaires qui se multiplient, de part et d'autre, exacerbent la violence des déchirements entre Français. Ils rendent plausible la menace d'une guerre civile. De son côté, l'armée allemande terrorise la population par des rafles massives (Querçy, Haut-Jura) et des représailles aveugles : les tueries du Périgord, en mars, et les 86 exécutions d'Ascq (Nord), le 2 avril 1944, marquent le début d'une longue traînée de sang. Enfin, à la fois admis mais terriblement douloureux à accepter, les bombardements alliés provoquent des destructions d'une ampleur inconcevable et font des dizaines de milliers de victimes (60 000 au total). Non seulement ces morts apparaissent injustifiées, mais la propagande des occupants et de Vichy – orchestrée chaque jour sur Radio-Paris par le très écouté Philippe Henriot, secrétaire d'Etat à l'information et à la propagande – va enfermer pour des décennies leur sacrifice dans le silence des mémoires étouffées.

Dans ce contexte, et même si les plus nombreux mettent l'espoir d'une libération dans la réussite du Débarquement, l'attente n'est pas une et uniforme. Elle peut s'appeler Philippe Pétain. Le vieux maréchal espère être une nouvelle fois attendu comme un ultime recours. Des fidèles croient

toujours au double jeu supposé du « vainqueur de Verdun », et Charles Maurras écrit dans *L'Action française* du 6 juin que la France retrouve un chef à aimer et à acclamer. A Paris, Rouen, Nancy, Lyon et Saint-Etienne, où il exprime sa compassion aux familles endeuillées par les bombardements, Pétain essaie de masquer quatre années de renoncements et d'ignorer l'agonie de son régime. Il affirme pouvoir rester à l'écart d'un conflit qui fera de nouveau de la France un théâtre de guerre : elle doit rester neutre, sans se *« mêler des affaires des autres »*. Le mode d'emploi est à préciser. A moins, comme certains le suggèrent, de le chercher chez le père Ubu…

Pas question de neutralité, en revanche, pour le camp de la collaboration qui, il y a peu, se réclamait justement du chef de l'Etat. Après avoir longtemps ironisé sur le Débarquement, affirmé son impossibilité puis son échec assuré, ses leaders concèdent maintenant son éventualité en dénonçant la niaiserie des inconscients qui s'impatientent. C'est un cauchemar qui les attend et qu'on leur prédit. L'arrivée des Alliés signifiera l'épouvante, dont les ravages des bombardements en cours ne donnent qu'un aperçu anodin. Pour leur part, les miliciens et autres soutiens de Vichy et des nazis radicalisent leur détermination, convaincus de n'avoir plus rien à perdre. Ils vont jusqu'au bout de leur logique de mort et c'est précisément à l'idée de mort qu'ils veulent associer celle de la Libération. Qu'ils préparent ou non leur fuite, ils participent en attendant à la traque des juifs et aux expéditions punitives contre les résistants, aux côtés de la police de sûreté (Sipo-SD) allemande, des SS ou de la Wehrmacht.

TEMPORALITÉ PARALLÈLE

Il y aurait peut-être une forme de neutralité dans ce qui pourrait être perçu comme de la futilité. D'autres y verront une obstination à durer, à exister hors du temps, ou dans une temporalité parallèle. Il s'agit de toute façon d'un refuge réservé à quelques-uns. C'est le cas pour ceux qui, au Théâtre Edouard-VII, à Paris, attendent fiévreusement l'événement du mois de mai 1944 : quel accueil sera réservé à la mise en scène d'*Andromaque* par Jean Marais, à son jeu, à celui d'Alain Cuny ? *« On n'a ni bois, ni électricité, ni moyen de communication. On répète. On joue. C'est admirable. C'est la France qui lutte avec ses vraies armes »*, écrit Jean Cocteau dans son journal, à la date du 7 mai 1944. Attente brève puisque le spectacle est interdit après une semaine de représentations, sur intervention de la Milice, le 29 mai. La veille, Philippe Henriot avait déclaré sur Radio-Paris : *« Les poses plastiques prises par M. Marais et M. Cuny dans* Andromaque *nuisent plus à la France que les bombes anglaises. »*

En mai 1944, la Résistance n'a pas exactement les mêmes attentes, ni la même conception de la lutte. Ses vraies armes ne sont que secondairement les alexandrins de Racine, recyclés dans ses messages. Sans pouvoir prédire à coup sûr de quoi demain sera fait, c'est pourtant elle qui en sait le plus. Elle sait ce qui l'attend. A l'exception de la date, divulguée au dernier moment, les résistants connaissent les grandes lignes du scénario et le rôle qu'ils doivent y tenir. En liaison avec le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA, France libre) ou le Special Operations Executive (SOE) – le service britannique chargé de la guerre subversive –, ils travaillent partout, depuis longtemps, à la préparation du Débarquement.

RÉPRESSION IMPLACABLE

Dans chaque région, les plans Vert, Violet, Tortue et Guérilla fixent les objectifs pour le rail, les télécommunications, les routes et les coups de main. Devenus familiers aux auditeurs de Radio-Londres, des bouts de phrases sibyllines donnent le signal du passage à l'action. Leur mystère tient souvent à des codes simples. Les sabotages des voies ferrées doivent par exemple faire référence au vert, à la couleur ou au son. *« Il est sévère mais juste… »* ou *« Véronèse était un peintre »* font ainsi partie des 220 messages diffusés le 5 juin.

Pour les résistants, ces mois d'attente ont été les plus longs. Beaucoup n'en verront pas le dénouement. La répression, devenue efficace, est implacable. Aggravée par les déportations, l'espérance de vie des clandestins n'a jamais été aussi courte que pendant les premiers mois de 1944, terriblement meurtriers. Plusieurs maquis ont été détruits, à l'image du repli dramatique des combattants du plateau des Glières, à la fin du mois de mars. Le sacrifice d'une élite se poursuit. Trop de noms manqueront à la France de la Libération. On peut citer ceux de Jean Cavaillès, fusillé en février 1944, de Marc Bloch, arrêté en mars et fusillé le 16 juin, d'André Bollier, lui aussi arrêté en mars, évadé puis retrouvé et abattu le 17 juin dans son imprimerie de Lyon. Pierre Brossolette se suicide le 22 mars pour mettre fin à la torture, et Jacques Bingen croque sa pilule de cyanure le 13 mai…

AMBIVALENCE

Les certitudes des minorités engagées ne sont pas partagées avec la même conviction par la masse des Français. L'ambivalence modèle les pratiques sociales. Il ne s'agit pas de duplicité, mais de stratégies plus ou moins conscientes qui aident à contourner ou à mieux supporter les rudes contradictions du réel et sa complexité. Rares sont les choix réductibles à des solutions tranchées. Si l'attente des Anglo-Américains est associée par

le plus grand nombre au retour de la liberté, elle ne signifie pas un ralliement inconditionnel à la Résistance.

A l'inverse, dénoncer l'irresponsabilité de certains maquis par crainte de représailles, ce n'est pas condamner le combat des résistants ou nier sa légitimité. Etre révolté par les frappes aveugles de l'aviation alliée, ce n'est pas se ranger aux arguments des collaborateurs. Après avoir décrit à son amant américain Nelson Algren l'horreur d'un train mitraillé, où corps et viande de boucherie des valises de ravitaillement éventrées se retrouvaient pêle-mêle, Simone de Beauvoir ajoutait : *« Ça se passait tout à la fin de la guerre quand vous essayiez de stopper les trains et d'anéantir les locomotives, comme vous deviez le faire, personne ne s'en indignait, on était seulement un peu effrayé. »*

Les attentes de 1944 rappellent que les représentations du futur appartiennent à l'histoire de la Libération, à ses explosions de joie, à ses rêves, à ses douleurs. D'autres viendront et, parmi elles, au printemps 1945, celle des absents, interminable...

Ce feuilleton sur la Libération de la France, découpé en douze épisodes confiés chacun à un historien de la période, a été piloté par Jean-Pierre Azéma, président de la Mission interministérielle pour la commémoration du 70e anniversaire de la Libération.

Prochain article : La Normandie sens dessus dessous, par Jean Quellien

Pierre Laborie